



ABONNEMENTS, FRANCE
 Un an 6 fr.
 Six mois 3 »
 Trois mois 1 50

BUREAUX, 31, Rue Cadet, Paris
 OUVERTS DE 9 HEURES DU MATIN A MIDI
 Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR
 Un an 8 fr.
 Six mois 4 »
 Trois mois 2 »

Le 1^{er} Mai s'amène! Hardi, les Gas!

OUVRONS L'ŒIL, ET LE BON, — FOUTRE!

LA GRÈVE DE TRÉLAZÉ — SÉNATEUR ASSOMMÉ!

Le Congrès des Mineurs



LE PREMIER MAI

Il y a journaloux et journaloux, faut pas confondre, nom de dieu!

Cette semaine, j'ai reluqué plusieurs canards des corporations de turbineurs : *L'Ouvrier Chapelier*, *La Fédération Lithographique*, etc.

Je voulais reluquer où ils en sont à l'occase du 1^{er} mai.

Oh, ils ne rouspètent pas fort, les bougres! Mais, quoique ça, faut pas s'y fier, car dans la caboche de ceux qui jaspinent dans ces canards, y en a plus long qu'ils n'en disent.

C'est tout le contraire des plumitifs de profession.

Il y en a pas mal, déjà, de corporations chonettes qui ont leur organe, soit hebdomadaire ou mensuel.

C'est un pas de fait, foutre! Puisque des millions de turbineurs, moins avancés, en sont encore à se rechercher, pour se dire le premier mot sur leurs intérêts de métier et de croustille.

Les typos ont leur canard : chez eux ça n'a rien de drôle!

Les ébénos vont avoir le leur : le *Pot à Colle*, et il sera bath le frère!

Pour aujourd'hui, je m'en tiendrai au canard des lithos.

Ils se soutiennent les gas, et foutre, s'ils ont un peu de liberté dans les bagnes, ils le doivent à la lutte de chaque jour, soutenue depuis bougrement d'an réés contre les exploiteurs.

C'est pour ce turbin de la lutte quotidienne que les syndicats et les fédérations ont du bon : si nous ne montrions pas les dents, nom de dieu,

si on ne se soutenait pas un brin, les patrons nous feraient passer par un trou de souris, comme on dit.

Mais si, vis-à-vis de leurs intérêts individuels, nous opposons les nôtres bien unis, les salops n'avancent pas sur nous; ils ne nous marchent pas trop sur les pieds et sur le ventre.

Seulement, nom de dieu, faudrait pas que les canards de corporations deviennent des moyens pour endormir le populo, au lieu de l'émeutiller.

« Faut pas aller trop vite!... » qu'on va me rengainer. Je veux bien! Mais quand on peut marcher, y a pas, nom de dieu! Faut foncer!

Or, l'occase du 1^{er} mai, ou tous les turbineurs de tous les métiers, dans tous les patelins à la fois, doivent se rendre, en chœur ou non, dans la rue, est une occase qu'il faut pas râter.

L'année dernière, rien qu'en Es-

pagne, dans plus de cent villes, les ouvriers ont fait grève.

Y a eu des mouvements partout, plus ou moins, selon les circonstances : mais, ça s'est bien dessiné.

Faut pas parler de fêtes, de bals, pour ce jour-là ! C'est de la saint-jean et de la vieilloterie, ces boniments : s'agit de marcher de l'avant.

Donner au populo un jour de plus de repos et de gaieté sur 365, c'est très bath, je le reconnais, mais sacré pétard, ça ne suffit pas.

Faut pas confondre ! Ce jour-là a été fixé, sans qu'on sache bien pourquoi, non pas pour la rigolade, mais pour qu'on s'occupe un brin de nos intérêts.

Il est temps qu'on turbine pour nous-mêmes, mille bombes ! Tant qu'on s'esquivera des dix et douze heures dans les bagnes, macache bono ! Y aura pas moyen de penser à nos petites affaires.

Le 1^{er} mai, c'est quasiment un rendez-vous qu'on se donne, justement pour causer de nos affaires : faut pas de bals, ni de couillonades.

Si nous réussissons, oh alors, on pourra s'en payer des jours de fête.

Jusque-là, y a à être sérieux.

* *

Par exemple, il faudrait rien avoir dans le ventre pour turbiner le 1^{er} mai. Alors que de partout, des bons copains se lèvent, pour causer enfin des moyens de donner du bricheton, à nos mômes, à nos compagnes et à nous-mêmes.

Y aura que les pochetées qui resteront à l'atelier.

On ne dit pas de prendre un fusil, nom de dieu, non ! Mais, tout bonnement d'être à l'œil pour voir les événements, afin de donner un coup d'épaule au besoin.

Allons les aminches des corporations, faut sortir nos idées de derrière la tête.

La colère gronde depuis des siècles dans le populo ! Le jour où la bonde partira, gare la casse.

Eh, les gas, pourquoi donc qu'on n'aiderait pas la bonde à sortir ?



Encore les Couvents !

Il s'en passe toujours d'affreuses dans ces abominables prisons !

Les camarouches n'ont peut-être pas oublié qu'il y a quelques semaines des sergots dégottèrent, sous les fenêtres du couvent de Picpus, la carcasse d'une gonzesse qui avait dû être très gironde.

Voici du même tonneau, nom de dieu ! C'est à Versailles, cette fois, que ça s'est passé, au couvent des « Augustines ».

Une jeune fille vient de s'y détruire à coups de canif.

Parait que la pauvrete était un peu maboule, et c'est pour ça que sa famille l'avait collée au couvent.

C'est ce qu'on raconte. Mais, nom de dieu, on n'est pas forcé de couper dans ce panneau.

Comme la gonzesse bassinait les garces de sœurs, pour la calmer, les salopes lui foutirent la camisole de force... C'est quand on lui eût enlevé cet horrible appareil que la jeune fille se serait tuée.

Mille tonnerres, il serait bougrement de saison que le populo fasse un tour dans ces boîtes, histoire de les démolir carrément !



LE CONGRÈS DES MINEURS

Nom de dieu, je voudrais pouvoir en foutre une tartine longue d'un kilomètre là-dessus, y a pas plan ! Faut me modérer.

Ils sont arrivés à la Bourse du Travail à une centaine, les délégués ; et ils rappiquaient des quatre coins de l'Europe.

Une chose bassinante, c'est que parmi les délégués y avait bougrement plus de bourgeois et de politiciers, que de vrais mineurs.

Des gueules noires, y en avait pas des tas, sacré pétard !

Les délégués anglais, par exemple, c'est quasiment tous des messieurs très chics, bouffe-galette dans leur patelin ! Peut-être bien qu'ils ont été mineurs, mais il y a belle lurette de ça ! y a tellement longtemps que ça ne se voit plus à leurs pattes. S'ils ont des ampoules aux mains, c'est de trop manier la fourchette.

Des sacrés roublards que ces oiseaux-là, et qui ont su grimper sur le dos des camaros, et se faire une chouette situation en rabâchant des boniments sociaux.

Eh, nom de dieu, ce n'est pas que parmi les délégués anglais, qu'il y en a de ces sales bougres-là.

Pour ne parler que des français, y en a deux qui ne valent pas cher : Lamendin et Basly.

Au congrès, le Lamendin n'a pas trop fait de magnés ; c'est son copain Basly qui a tout fait, tout manigancé. Quel sale oiseau, mille bombes, que ce jean-foutre de bouffe-galette !

Dès le premier jour, il s'est posé au congrès en tranche-montagne, ayant l'air de dire qu'il n'y aurait de fait que ce qu'il voudrait.

Il se sentait fort, le chameau ! Fort de l'appui de Constans dont il s'est fait le lèche-cul.

Dès le premier jour, il a prouvé qu'il voulait foutre le congrès dans sa poche : il a fait expulser le délégué de la *Revanche des Mineurs*, sous prétexte que le gas est anarcho et habite Paris.

Les bons bougres, que la roserie des compagnies force à lâcher la mine, n'ont d'autre ressource, pour vivoter, que de radiner à Paris : ceux-là sont plus mineurs que Basly, foutre ouï !

A Paris, ils se font puisatiers, terras-

sier sou bien un peu tous les métiers. Quoique ça, ils n'ont pas perdu de vue leurs copains de la mine, ils restent en relations avec eux.

Comme il sont une trifouillée à Paris, ils ont formé le groupe de la *Revanche des Mineurs*. Un peu gobeurs, ils s'étaient figurés qu'ils pouvaient envoyer un délégué au Congrès.

Tant d'aplomb a scandalisé Basly ! « Les délégués mineurs, ça se prend à l'Aquarium, nom de dieu ! A preuve que Thivrier le blousard est délégué ; or donc, qu'on foute la *Revanche des mineurs* à la porte... »

Et les délégués ont obéi au doigt et à l'œil de Basly ; ils ont voté sur ses ordres, kif-kif à une trifouillée de marionnettes.

* *

La grande question du Congrès était celle de la Grève Générale.

Ah, si on prenait l'avis des bons bougres, y aurait pas à discuter cinq minutes : on est tous d'accord sur cette question, nom de dieu !

Grâce à Basly, ça a été embarbouillé d'une sacrée façon.

Ah, que le gas tribunes, et les quelques délégués qui ont du sang dans les veines, avaient raison de corner dans les oreilles à Basly : « Vendu ! Vendu ! Traite !... »

Pourtant à force, malgré les manigances de cette crapule, la Grève Générale a été votée.

Turellement, comme toutes les machines ou on vote, ça a été une sacrée fumisterie !

On a voté la Grève Générale... en principe.

Ah, sacré farceur, comme on voit bougrement le bout de votre oreille ! Vous n'en pincez pas pour le chabannais, crainte que dans la bagarre, il vous arrive un avaro, et que le ratelier auquel vous bouloitez actuellement ne soit foutu en l'air.

Vous auriez mieux fait de rester couchés au lieu de radiner à Paris, histoire de voter : quoi ?... *Un principe* !

Mais, bondieu ! on est tous d'accord en principe. Y a pas besoin de faire tant de magnés : *en principe*, tous les bons bougres sont d'accord qu'on doit casser la gueule aux patrons et aux richards ; *En principe*, encore, on est d'accord pour foutre le grappin sur les mines, les usines, les machines, afin de faire marcher tout ça à notre profit.

Ça suffit-il ça, notre *principe*, pour que la Sociale se foute en route ? Evidemment que non, nom de dieu !

A vrai dire, faut pas s'épater que les délégués se soient ainsi foutus de la fiote des mineurs.

C'était forcé, nom de dieu ! Le congrès devait tourner en eau de boudin, c'était pas possible autrement.

Quelle couillonade que de vouloir emmancher une chose aussi sérieuse que la Grève Générale, en faisant voter trois douzaines de délégués !

Oh là là, c'est pas dans les Congrès qu'on peut piger les idées que les bons bougres ont derrière la tête !

Quoi qu'en ait voté le Congrès, y a une chose sûre, c'est que le populo gobe la Grève Générale autrement qu'*en principe*, nom de dieu !

Même la Grève Générale des mineurs, toute sèche, sans que les autres

métiers foutent un doigt dans l'affaire, elle pourrait bien éclater un de ces quatre matins.

Et ça, au grand épatement de tous les bafouilleurs.

Autre chose, mille bombes ! Faut bien se le foutre dans le ciboulot : y a Grève Générale et grève générale, — comme il y a fagot et fagot.

Quelle couillonade de vouloir que ça soit une simple cessation de turbin, une grande ballade d'affamés allant, les bras pendouillant le long de leurs guibolles, mendigoter une législation du travail ou autres faribolles du même tonneau.

Quelle couillonade, encore, d'espérer faire la grève générale en empilant des gros sous ! Foutre, y a pourtant pas besoin de ruminer trente-six mille heures, pour comprendre que si la grève était véritablement générale, y aurait plus un ouvrier dans les mines, pour abouler des gros sous aux grévistes.

La Grève générale, c'est la guerre, nom de dieu !

Or, quand une armée se fout en campagne, elle tâche de boulotter aux crochets de l'ennemi.

Pour que la Grève Générale ne soit pas un fiasco carabine, faut qu'il en soit de même, nom de dieu !

Ici, l'ennemi, c'est les patrons : On vivra à leurs crochets, foutre !

Et s'il y a pas mèche de vivre à leurs crochets, eh bien, on boulottera les types !



Grève à Trélazé

Angers-Trélazé, le 6 avril 1891.

Ma vieille branche,

Grève et pas grève, telle est la situation. Les réclamations des ouvriers, formulées nettement, doivent forcément aboutir : la commission des ardoisières est dans l'impossibilité d'effectuer ses livraisons.

Si, par hasard, elle réussit à emplir un camion, une roue fout le camp, la sous-ventrière pète, ou bien une tranchée est ouverte sur la voie, des blocs énormes entravent le passage.

Les carrières sont occupées militairement, c'est très chouette ça, on jaspine avec les griffetons, on distribue des brochures. La plupart, nous le reconnaissons, tireront quand on les commandera, mais sans bobo pour personne.

Quelquefois, un camion chargé et escorté, fait mine de s'en aller. En un rien de temps, il est bloqué, la troupe enserrée de très près, et la voiture culbutée, ran !... ça ne fait qu'un pli.

Un coup très chic : une voiture a été retournée sens dessus dessous, si vivement, qu'il ne s'est pas échappé une pierre...

Et la réception qu'on fait aux membres de la commission dans leur tournée, très chouette : « Eh, va donc, voleur, assassin ! Bon à pendre... » Les gendarmes sont sur les dents, encore

trois semaines de cette vie là, et ils seront tous sur le flanc. C'est pas moi qui les plaindrai, les charognes...

Un vent terrible de révolte souffle à l'horizon. Partout, le populo, ce qu'on appelle l'opinion publique, est sympathique aux grévistes. Une sacrée poussée se fait dans les idées ; s'il faut se cogner, on ne cannera pas !

La haine grandit bougrement et s'expose au café, dans la rue, dans l'atelier. L'instinct de conservation pousse rapidement vers l'idée de chambardement.

On se voit mourir à petit feu, on ne veut plus languir et les préjugés décaillent comme une volée de moineaux après un coup de fusil.

Mais le clou de la bricole a été la réunion de hier soir. C'était la fameuse commission des ardoisières qui devait dégoïser ce qu'elle a dans le ventre.

La salle était bondée, et, dehors, y avait quantité de bons bougres qui n'avaient pu entrer.

Pour commencer, un camaro du syndicat expose la situation. A ce moment, Blavier, le sénateur, président de la fameuse commission, s'amène, escorté d'une vingtaine de policiers.

Tout le monde est debout ! Non pas soulevés par le respect dû à sa crapulerie, mais les yeux rageurs, la haine au visage : « A mort ! à mort !... » Ça sort de toutes les poitrines, nom de dieu !

Blavier veut payer d'aplomb, et raconter les ennuis et les embarras de la commission. Ah ouat ! A chaque parole qui sort de sa gueule : « A la potence ! le voleur !... » Voyant que ça tournait au vilain, le type veut se tirer, mais illico toutes les portes se bouclent !

Il a fallu qu'il entende tout ce dont on l'accusait... De temps en temps, il bafouillait, mais une clameur formidable de la salle lui coupait la chique.

Toutes les vérités lui ont été crachées à la gueule. Il a été obligé d'avouer que les procès qu'ils perdaient contre quelques peinarads, assez veinards pour obtenir gain de cause près de l'infecte magistrature, étaient soldés avec les retenues opérées sur les ouvriers.

Fallait voir ça, ce haro... J'ai cru un moment qu'il allait terminer sa sale putain de vie, malgré tous les policiers qui protégeaient sa sale carcasse.

Il s'emmerdait là, mon vieux, c'est rien que de le dire ! Si tu avais vu la gueule qu'il avait.

A tous moments, il essayait de déguerpir : cris du dedans, poussées du dehors !... Il a fallu qu'il avale tout : jusqu'aux coups de poings, coups de pieds, coups de cannes et de parapluies, qui ont terminé la séance...

Si la police n'avait réussi à ouvrir une porte condamnée, pour le faire déguerpir, la collection de loufoques qui siège à la Triperie sénatoriale, aurait eu un collègue de moins...

Enfin, faute de grives, on bouffe des pommes de terre. Et s'il n'est pas mort, le chameau, il est tout de même bougrement détérioré. Je l'ai vu dans la cour. Son paletot était partagé en deux, et deux policiers soutenaient sa charognerie.

Comme de juste, on a procédé à diverses arrestations, au hasard, et fort

probablement ce n'est pas les justiciers qu'on a arrêtés... puis relâchés, du reste.

Mais, comme il faut des coupables, pour le bon exemple, on va condamner ceux-là.

Je te la serre,

Un fendeur.



ZUT A LA DOUANE

Dans notre putaine de république, les jean-foutres ont tellement manigancé à leur profit, qu'ils nous ont collé sur le dos une chiée d'impôts à n'en plus finir.

A quoi servent ces impôts ? Pardine, ça ne se demande pas : A gaver toute la dégoûtante vermine qui nous ronge jusqu'à la moëlle.

Dans les patelins éloignés de la frontière on s'aperçoit pas de la grosseur des impôts : on est tellement habitués à être filoutés, qu'on se figure que les bricoles qu'on achète coûtent chéro de fabrication.

Et que conséquemment y a pas trop à grogner si on les paie chéro.

Eh bien non ! On se gourre, foutre de foutre !

L'épicerie, par exemple, ça coûte quasiment rien du tout : s'il y avait pas les impôts ça serait bougrement meilleur marché.

Ainsi le sucre, qu'en France nous payons douze sous la livre, en Belgique il vaut six sous.

Le pétrole : au lieu de dix et treize sous, en Belgique il vaut trois sous le litre.

Et il en est de tout pareillement, nom de dieu ! Du café, du tabac, de la chandelle... de tout, de tout !...

Jusqu'au bricheton qui est meilleur marché !

Vous pensez bien, les camaros, que les pauvres bougres qui sont à un saut de puce de la frontière, ont un sacré avantage à aller faire leurs provisions en Belgique.

Où, mais, la douane est là pour un coup ! Et y en a des chiées de gabelous : tout le long de la frontière en est farci...

En les collant là, les richards les ont bougrement pistonnés : « Voyez-vous, qu'ils leur ont dit, les ouvriers turbinent à notre bénéfice dans les usines ; ça ne suffit pas, nom de dieu ! En plus, faut qu'ils casquent l'impôt, pour goberger les employés gouvernementaux, les sergots et toute la sainte kyrielle... Pour lors, à chaque fois que vous en verrez un, entrer un litre de pétrole ou une demi-livre de sucre en contrebande, agrippez-le !... Faut que ces bougres-là achètent leur épicerie en France... Sans ça, y aurait pas mèche de vous foutre votre paye... Car c'est jamais de notre

poche qu'on vous paiera; tenez-vous-le pour dit!... »

Ah dame, ils sont à l'affût, les gabelous! Et s'il leur arrive de laisser passer un type huppé du pays, qui a les profondes bourrées de perlot, quand ils peuvent, ils ne manquent pas le pauvre bougre...

Aïe donc, faut cracher de la belle galette! Vingt ou trente balles d'un coup.

Les rossards voudraient, grâce à leurs sacrées amendes, foutre le trac aux pauvres bougres.

Ils peuvent se fouiller, les cochons! On se privera pas d'aller s'approvisionner en Belgique, et de faire de la contrebande, jusqu'à la gauche, nom de dieu!

* *

Quoi que j'en dise, sur le tarif des épiceries, faut pas se gourrer, les camaros.

Et gober que si on supprimait les impôts, et qu'on paie le pétrole trois sous le litre, kif-kif comme en Belgique, nous serions heureux comme des coqs en pâte!

Foutre que non! Savez-vous ce qui arriverait?

Les patrons profiteraient de l'occase pour nous raboter notre paye: au lieu de nous foutre quatre francs ou cent sous, ils nous colleraient cinquante sous dans le creux de la main.

On serait aussi miséreux qu'on l'est aujourd'hui, nom de dieu!

C'est pas de la couille, ce que je dégoise là! En Belgique, les bonnes journées d'un ouvrier sont quasiment de trois balles. Le populo y est mistouffier comme il n'est pas possible d'avantage.

Bien mieux, mille pétards! En France, dans les patelins qui rapprochent de la frontière, la paye y est moine forte que plus loin.

Pourquoi? Et parbleu, parce que ces bandits de patrons savent que les ouvriers envoient leurs gosses en Belgique, ou y vont eux-mêmes, acheter un tas de bricoles à meilleur compte.

Ils en profitent, les crapules, pour leur foutre une paye moins forte!

* *

Or donc, mille bombes, on aura beau vouloir biaiser pour se sortir de la mistouffe, ça sera comme des dattes.

Y a pas trente-six trucs, y en a qu'un:

C'est de donner le coup de lapin à toute la fripouille qui nous suce.

Ça fait, on n'aura pas besoin de faire de la contrebande pour se payer à bon compte le boulottage et tout le fourbi.

N'ayant plus de vermine à gaver, on aura tout au grand œil, nom de dieu!



Un maire modèle

Les camaros, je vas vous conter une histoire, arrivée dans les temps anciens à Libourne, aujourd'hui sous-préfecture de la Gironde.

L'histoire est bougrement vieillotte; vous en plaignez pas, nom de dieu! Les histoires, c'est comme le vin du pays: plus c'est vieux, plus c'est bon!

Or donc, cric, crac, je commence.

C'était en l'an de garce 1370. A cette époque, la fumisterie du siffilage universel était inconnue sur toute la ligne.

Oui, nom de dieu, le suffrage, ça n'existait pas encore! Il a fallu notre putaine d'époque, pour dégotter des types assez fourneautins pour se nommer des bouffe-galette.

Voilà qu'un jour de l'an de garce 1370, il prend fantaisie aux Libournois de choisir un maire. Quel sacré embarras! Les bougres ne savaient par quel bout s'y prendre pour changer l'administration.

Heureusement pour eux, que Ledru-Rollin, l'inventeur du muselage universel ne devait venir que plus tard.

« Comment faire pour choisir un maire?... »

C'est ce que se demandaient tous les gas du pays, qui, pour la circonstance, s'étaient réunis sur la place ou se tenaient les marchés.

Après avoir ruminé pendant des heures et des heures, on trouve un biais.

« Voici, que fait le plus mariote de la bande: — le grand Jacquot, qui sait lancer les cailloux plus haut que ne volent les hirondelles, va prendre une pomme. Il la foutra en l'air; quand elle retombera on galopera tous après... Celui qui l'agrippera, sera le maire... »

« Entendu! Entendu!... »

Wilson était pas né encore. Conséquentement, il n'avait pas encore organisé la vente des bouts de ruban, sans quoi les gas se seraient cautérisés pour en acheter une aune à l'inventeur du procédé.

Illico, on va chercher une belle pomme rainette. Le grand Jacquot prend son élan et la lance si haut qu'on fut cinq minutes sans la voir retomber.

Ah, il l'avait trop bien fait voler, le grand Jacquot! Foutre oui, car elle alla tomber à l'autre bout de la place.

Tous les gas se foutirent à courir après, comme des dératés. Mais, macache bono, y en eut de plus lestes qu'eux tous: un cochon était de ce côté à moutziller une bouze de vache quand, pouf! la pomme lui tombe à trois doigts de son nez.

Oh, il ne se le fit pas dire deux fois, il empogna la pomme et la boulotta sans s'épater.

Vous pigez la gueule des Libournois! Quoi devenir, nom de dieu? Ils voulaient pas revenir sur leur parole, les

bougres: il ne leur restait donc qu'à foutre le cochon, maire du village.

Ça fut fait subito!

Et les gas du patelin ne s'en plainquirent pas, nom de dieu! Jamais fils n'avaient été aussi bien administrés, vu que chacun faisait ce qu'il voulait.

Le maire n'était pas grognon; c'était à qui le gratterait sur le dos, et lui foutrait des plâtrées de pommes de terre.

Turellement, le maire engraisa d'une sacrée façon.

Quand il fut bien rondet, ses administrés lui donnèrent le coup du lapin.

Ils n'avaient jamais eu un maire si galbeux. Après sa mort il les rendit encore plus heureux!

Avec son lard, ils firent des soupes aux choux, à s'en lécher les badinçoines.

De ses poils ils firent des brosses superbes. A preuve que l'une d'elles est encore à Libourne.

Et même que les Libournois parlent de l'offrir à sa Jean-Foutrerie Carnot, quand il leur fera l'honneur d'aller balader sa viande dans leur patelin...



LES MALADIES EN CASERNE

« Le Père Peinard n'a pas honte de foutre le trac dans les familles, en racontant que les troubades meurent comme des mouches à Pontanézen... »

Quoi que c'est que ce dégoisement?

Une carotte, tombée de l'égout à paroles de l'avocat bécheur, l'autre jour, quand le copain Mayence passait en condamnation.

Je comprends que ça emmerde ce sale birbe. Il voudrait qu'on coupe à perpète dans leurs menieries de jean-foutres!

Y a rien de fait, mon salop. Les bons bougres commencent à ne plus être assez pocheteés, pour avaler vos bourdes, kif-kif à une verrée de picolo.

T'es à cran, parce que j'ai dit qu'il y a de la fièvre typhoïde à Pontanézen?

Eh bien, écoute, je vas en dégoiser bougrement plus long, sur ce chapitre.

D'abord, que je te dise; il n'y a pas un — sais-tu? — pas un seul des ports militaires, où la garnison ne soit salement mouchée par la fièvre typhoïde.

Ah zut, voilà que je me gourre! Si, il y a un port, où qu'il n'y pas une miette de fièvre typhoïde, c'est celui de Rochefort.

Oh mais, ne te gondoles pas, et ne t'avis pas de chanter cocorico!...

S'il n'y a pas de fièvre typhoïde à Rochefort, c'est parce qu'il y a des fièvres marécageuses. Or, il paraît que ces deux saloperies de maladies ne font pas bon ménage ensemble: elles n'aiment pas voisiner, là où y a l'une, y a pas l'autre...

Pour ce qui est de partout ailleurs, y a pas d'erreur, nom de dieu! C'est la typhoïde qui mange les pauvres gars.

Oui, mille bombardes! La typhoïde tue les fistons du populo à Toulon!

Elle les tue, à Cherbourg !

Elle les escoffie, à Lorient !

Elle les fait crever, à Brest !

Dans ce dernier endroit, depuis l'arrivée des recrues, y a une centaine de pauvres bougres qui ont cassé leur pipe.

Hein, sale Rabaroust, vas-tu encore dire que c'est des menteries ?

Voyons, ne te fais pas plus infect que tu n'es ! Tu sais très bien, aussi bien que bibi, — mieux même, nom de dieu, — que ce que je dégoise est vrai, archi-vrai ! Tu sais même que je ne dis pas le quart de la vérité, vu que, si finaud que je sois, je ne connais pas la centième partie des crapuleries qu'on subit.

**

Et à qui la faute, si ces putaines de maladies pleuvent comme la grêle sur le dos des troubades ?

Aux grosses légumes, parbleu !

Dans presque toutes les casernes et les forts, y a une citerne, et à côté, les chiottes.

Ça va ensemble, que ça fait peur, nom de dieu !

C'est le génie militaire qui a construit ça, or, comme le génie, c'est pas ça qui l'étouffe, il a manigancé, un peu partout, citernes et chiottes, de telle façon que tout se mélange.

Ça fait une purée dégueulbitante, nom de dieu, y a autant d'eau claire dans les chiottes, que de pisse dans les citernes !... Et c'est avec ça qu'on fait la soupe !

Quand on le sait, y a pas à être épaté que les pauvres bougres dévissent leur billard... C'est du contraire qu'on pourrait être babas !

Et vous croyez qu'on fait quèque chose pour changer ça ? Ah ouat ! Y a des années et des années que ça dure, et les jean-foutres ne s'arrêtent pas d'eux-mêmes d'emplir les cimetières.

Les grosses légumes trouvent qu'il y a trop de populo : en estourbir le plus possible, c'est un moyen chouette pour résoudre la question sociale.

Tenez, les camaros, Brest est dégueulbitant à ce point, que, il y a une quinzaine, un capiston et un colon ont tourné de l'œil, kif-kif comme les simples soldats !

C'est une veine, pour les pauvres bougres, que ces deux grosses légumes aient crevé, tant que ce n'étaient qu'eux, on s'en foutait comme d'une guigne.

Mais, foutre ! Deux galonnés, ça mérite qu'on veille à ça.

Illico, des médecins se sont foutus sur le trimard pour reluquer d'où venait la maladie.

Oh ! ce beau zèle ne durera pas longtemps : ça sera un feu de paille.

Maintenant que les galonnés sont prévenus, ils sauront se précautionner : y a pas de risque qu'il en creve d'autres.

Du coup, on ne s'occupera plus de rien : on laissera les fils du populo moisir dans la pourriture.

**

Et il en sera de même, jusqu'au jour où le populo se rebiffera contre les gouvernants et les richards !

Ce jour-là, nom de dieu, on aura vivement fait de purifier les casernes !



Le Père Peinard en Province

A LA CLOCHE DE BOIS

Rethel. — Encore un bon copain qui a décanillé en peinard !

Tout fut enlevé dans la cambuse en un rien de temps.

Mais, oh malheur, la voiture du loup-piot fut oubliée. Ce n'est que le lendemain qu'on s'en aperçut.

La bonne bougresse s'en fut à son ancienne piôle, mais, bernique, plus de voiture !

Turellement elle alla chez la propriétaire : « Oui, oui, je l'ai votre voiture, mais vous pouvez vous fouiller... »

« Hein, que lui fait la bonne bougresse, me fouiller... Attends un peu ! »

Et sans plus de magnés, elle te tombe sur le casaquin de la typesse, et te lui administre une volée de coups de poings, bougrement fadée !

Puis s'esbignant vivement, la bonne bougresse s'est carapatée sans avaros.

CHAMAILLIERIES MUNICIPALES

Narbonne. — Il y a eu à Narbonne des élections municipales à la suite d'un scandale de pots-de-vin.

Tous les partis bourgeois étant usés et archi-usés, la nouvelle couche de gouvernants a eu la partie belle.

Y a pas de socialos à Narbonne, mais y a une engeance qui vaut pas chérot : c'est les *Ferroulises* ! C'est eux qui ont décroché la timbale.

Ils sont maintenant à la Volière Municipale, où ils font la roue comme des dindons.

Avant l'élection, ils ont promis des alouettes à tous les contribuables ouvriers : on va les voir bientôt à l'œuvre. Oh, y a pas de crainte ! Avec *Féroule*, le pot-au-feu des miséreux ne sera pas plus gras qu'avec *Gimié*.

C'est au pied du mur qu'on voit les maçons... Et foutre, les *Féroulistes* sont de beaux gâcheurs !

SINGE ROSSÉ

Vrigne-aux-Bois. — Y a des gas pas manchots dans les Ardennes, foutre que non !

Pour preuve : la tatouille carabinée qu'a reçu le fils à Camion, un sacré singe de Vrigne-au-Bois.

Des bons bougres du patelin en rigolent comme des petites baleines !

Figurez-vous, les camarluches, que cet avorton fait son malin comme une arsouille. Il veut mener les ouvriers par le bout du nez... Oh là là ! Si on lui tordait le sien, il en pisserait du lait.

L'autre jour, un camaro rapplique comme à l'habitude, pour commencer sa journée.

Paraît que la veille il avait lichaiillé quelques chopes. Quoi de drôle à ça, nom de dieu ? Pour oublier un petit peu les emmerdements qu'on endure, les pauvres bougres, on n'a pas d'autres ressources que de têter une goutte !

Le contre-coup agrippe le gas en

question, et lui défend, par ordre du fils du singe, de commencer sa journée avant huit heures.

Là dessus, le camaro serre les poings, et s'en va trouver le morveux : « Tu ne veux pas que je commence avant huit heures, nom de dieu ?... »

— Non ! que répond le cochon.

— Eh bien, je commence de suite, nom de dieu !... » Et sans plus de façons, le copain lui fout son poing sur la gueule.

Le singe arrive au secours de son rejeton, mais, va te faire foutre ! il reçoit sur la trogne une baffe à en voir six douzaines de chandelles...

Les cognes s'amènent, notre gas en agrippe un par la panse et le fout trois fois par terre, comme une charogne... Jusqu'au garde particulier du singe qui a dû s'en mêler, nom de dieu !

Si bien qu'à tant de salops qu'ils étaient sur lui, ils ont pu le menotter et on l'a conduit à Sédan. Mais foutre, ça n'a pas été sans peine.

Eh, nom d'une bombe, si dans chaque baigne y avait un ou deux zigues de cette trempe, les patrons et les contre-coups baisseraient bougrement le caquet !

C'EST PAIN BÉNIT

Perpignan. — Depuis quelques mois, y a une floppée de gas qui se sont donnés pour spécialité de dévaliser les églises de par là-bas.

Ils en ont déjà foutu à sac plus de cinquante.

Et ils ne s'épatent pas les bougres : l'autre jour, c'est en plein midi qu'ils ont barboté à une vierge de pierre une chaîne et un médaillon en or. Bons zigues, ils lui ont foutu au cou une chaîne et un médaillon en papier doré. La vierge n'y a vu que du feu !

Turellement, y a pas mèche de pincer les chapelards. Qui diable sait, y a peut-être du miracle par là-dessous ?

Quoi donc qu'il bricole le nommé Dieu ? Il a donc de la merde plein les quinquets ou bien c'est y qu'il roupille à poings fermés ?

Il a l'air de se foutre de ses ratichons autant que bibi d'une décoration. C'est pas chic de sa part...

Eh, sacré andouille de feignasse ! Eveille-toi et protège tes larbins : on dit déjà de trop que t'es crevé, prouve que ça n'est pas !

DANS LE MOUVEMENT !

Cognac. — Les verriers, qui se sont foutus en grève, y a déjà un sacré bout de temps, n'en mènent plus large, les pauvres bougres.

Un de ces quatre matins, il va leur falloir rentrer au baigne, la tête basse et la rage au ventre.

C'est terrible, nom de dieu ! Et pourtant quand on rumine un tantinet, on est forcé de s'avouer qu'il n'y avait pas mèche qu'il en fut autrement.

Tant qu'on voudra faire la guerre aux patrons avec des gros sous, nous serons roulés comme dans de la farine !

Il ont des pièces de vingt francs, les salops ! Et les pièces de vingt balles, ça fait le poil aux pétards du populo.

Ah, si, quand une trifouillée de bons bougres se foutent en grève, les patrons avaient le trac qu'on leur démoli

leur usine... ah, ils mettraient vivement les pouces, et ne s'amuseraient à faire crever les ouvriers de famine... Mais voilà, ils n'ont pas cette peur, nom de dieu! Aussi ils sont bougrement rossards.

Pour en revenir à ce qui se passe à Cognac, la grève des verriers aura toujours eu ça de bon: de faire voir clair aux bons bougres des autres corporations.

Les gas en sont tous à se sentir les coudes et à se foutre en syndicats.

Les raboteurs, les caissiers, les tailleurs de pierres, sont déjà unis. Les tonneliers vont l'être d'ici quelques jours.

C'est rupin, mille tonnerres! Y a pas à tortiller, faut s'entendre entre copains du même métier. C'est le plus chic moyen pour arriver à foutre les patrons vivement à cul.

Seulement, faut ouvrir l'œil, sacré pétard! Faut pas se foutre à politiquer, et si un raseur vient baragouiner là dessus, lui boucher la gueule hardiment.

Pour que ça ronfle, faut songer qu'à la Sociale, nom de dieu!

CHOUETTE RÉUNION

Casteljaloux. — Le copain Luss étant dans ces parages, le mois d'avril a bien commencé.

Dans la salle du théâtre du patelin, les bons bougres étaient serrés comme des sardines dans un baril, et les applaudissements ronflaient comme une pétarade.

Le copain a foutu en lumière que tous les gouvernants c'est kif-kif bourriquet, que la balançoire du siffage universel n'est qu'une riche couillonnade, et qu'il faut une sacrée lessive pour s'émanciper pour de bon.

Ensuite, après une charge à fond de train contre la putaine de religion patriotique, il s'en est pris à la propriété. Il a fait voir qu'il fallait la chambarder en allant secouer les paperasses empilées dans les turnes des huissiers, des notaires et des avoués: qu'une fois les bureaux d'enregistrement, d'hypothèques, ainsi que le cadastre et le grand-livre flambés carrément, le populo sera assez à la coule pour s'orienter sans chefs et sans autorité quelconque.

La frangine Elise, une bougresse qui n'a pas froid aux mirettes devait jaspiner sur l'émancipation des femmes. Après quelques bonnes paroles, s'étant trouvée indisposée subito, on a dû remettre à une autre fois le plaisir de l'écouter.

A Agen, le copain Luss a repiqué au truc.

Là, y a eu du rigolot: après le camaro, y a eu un contradicteur, et pas de la petite bière, foutre non!

C'est un ancien magistrat, attaché au ministère de l'intérieur, qui y a été de ses boniments. Le type s'est rendu célèbre dans le patelin par ses conférences, faites pour emmancher une société républicaine, dont il veut être le président à 12 balles par jour.

Toutellement, il est venu prouver, à peu près aussi clair que du jus de chique, qu'il y a pas même de vivre sans gouvernement. Dame! y aurait plus possibilité d'être attaché à un ministère.

Ensuite, il prêche pour son saint, en

disant que si on farfouillait bien on trouverait de bons députés.

Et toute la salle de s'esclaffer!

Après ce birbe, c'est un socialo cafard qui y va de ses rengaines: tout en reconnaissant que tout ce qu'a dit Luss est véridique, il veut pas qu'on aille de l'avant.

A l'entendre, pour progresser, le mieux est d'aller à reculons comme les écrevisses.

Ah zut, voilà encore le magistrat dégommé! Il éprouve le besoin de dire encore une gnolerie.

Ça y est, il lâche la bonde! Il jure, sur ses grands dieux, que, n'aurait-il pas bouffé depuis six semaines, il préférerait crever sur place que prendre du boultage où il y en a.

Un copain d'Agen lui lave la tête d'importance: « Grande feignasse qu'il lui dit, si ce n'est pas pour toi, c'est au moins pour les gosses et la compagnie que tu devrais avoir le cœur de foutre le grappin sur de la croustille... »

PERQUISITION

Lyon. — Les copains Blain et Mazoyer ont eu l'autre matin la visite des mouchards. Paraît qu'ils s'étaient foutus en campagne pour dégouter des outils et des matières explosibles.

C'est y le trac du 1^{er} mai qui les fait se grouiller ainsi?

Peut-être bien que comme les limaces, cette vermine-là se sort ayant l'orage.

C'EST BON SIGNE!

Vienne. — Depuis le 1^{er} mai de l'an dernier, les anarchos n'avaient pu faire une seule réunion: pas même d'avoir une salle, nom de dieu!

Et ça, grâce à la roserie du maire; un salop que cet animal! Il est allé jusqu'à faire classer la ville de Vienne parmi celles « d'interdiction de séjour », afin d'empêcher Martin et Buisson d'y radiner, une fois leur clou fini. Ruf l'a carrément dit, en réunion publique: « Faut pas qu'ils reviennent ici, faire leurs petites affaires... »

Cette réaction aurait duré, si le comité radicanille n'avait eu la démanaison de se faire un tantinet de réclame. Pour se faire mousser, il a fait rappliquer le chansonnier-légumier Clovis Hugues.

Illico, le copain Dumas s'amène, afin de profiter de l'occase pour jaspiner quelques vérités.

Ah! malheur, quand on a su que les anarchos voulaient mettre leur petiot grain de sel dans l'affaire, y a eu une trouille faramineuse, chez les organisateurs.

Grand branle-bas dans l'administration municipale et le comité radical: on a fait rappliquer quatre brigades de gendarmerie, une nuée de roussins et pas mal de mouchards.

Crédieu, on se croyait déjà au premier mai, tellement ces chameaux étaient en nombre.

Oh, ça n'a pas foutu le trac aux anarchos: dare-dare, ils s'amènent à la réunion.

Au commencement, le copain Delalé réclame la parole pour faire la contradiction à Hugues.

En bons policiers, les organisateurs n'ont rien voulu savoir.

Du coup, boucan sur toute la ligne, nom de dieu! Voyant ça, le jaspineur accepte la contradiction.

Seulement, très mariote, mon Clovis ne s'est pas embarbouillé dans la politiquerie; pas si bête! Il est resté sur le terrain économique et social, en guirlandant son jaspinage de fioritures poétiques.

Après lui, le copain Dumas monte à la tribune et commence à laver la tête aux socialos à la manque du conseil; il leur reproche d'avoir refusé la salle du Théâtre aux socialos.

Le président Conty, arlequin politique, faisait des yeux en coulisse au central: « Tirez-moi du guépier!... » qu'il avait l'air de lui dire.

Le central s'est pas fait prier: à la tête d'une bande de roussins il saute sur la tribune et coupe la chique à Dumas, lui interdisant de parler, au nom de la loi, et lui ordonnant de décaniller.

« Je me fous de la loi autant que de vous!... » lui réplique le copain.

Et l'andouille de commissaire de dégoiser bêtassement: « Mais voyez, le public ne s'en ira pas, si vous restez ici... »

— C'est preuve qu'il veut m'entendre! » que rebiffe Dumas.

Finalement, le Condé s'est vu obligé de promettre, devant une quantité de bons gas, qu'à l'avenir les anarchos auraient le Théâtre.

Cette sacrée réunion a été un spectacle peu commun: dans la salle, les organisateurs avaient fait venir une bande de flicks *en tenue*. Il y en avait près de Clovis Hugues, mais surtout près du Condé.

Ont-ils le souvenir de la demi-journée de savetier qu'a reçu le prédécesseur du nouveau central?

Quand à Conty et toute sa séquelle, auront-ils l'audace de protester quand on les traitera de pourvoyeurs de bagnes?

Ils l'ont montré pour le procès de 1883, où Ruf et compagnie, signèrent de concert avec les bourgeois, la condamnation des compagnons Martin, Genêt, Zuida, etc.

On l'a vu dans le procès de Grenoble où les Charpin, Eymon et compagnie, vinrent témoigner et faire condamner Martin, Tennevin et Buisson.

Et ne l'ont-ils pas montré en dernier lieu, à la conférence de Clovis Hugues, en s'alliant aux mouchards pour boucher la gueule aux anarchos?

Pauvres radicaux! vous pouvez vous décarcasser pour foutre des bâtons dans les guibolles du populo: vous n'empêcherez pas le mouvement révolutionnaire.

Craignez rien, le 1^{er} Mai se fera, malgré toutes vos manigances. Et ça sera chouette, nom de dieu.

Et tenez, seriez vous assez roublards pour entraver le mouvement encore un coup, faudrait pas vous croire sauvés! Un peu plus tôt, un peu plus tard, vous serez flambés.

Et les bons bougres qui vous suivent encore aujourd'hui, s'apercevant enfin que vous vous êtes foutus d'eux, seront les premiers à vous taper dans le nez...

Pour terminer gaubeusement la journée de la réunion, les copains se sont

tirés en campagne, histoire de se rincer la dalle avec quelques bonnes chopes.

Le soir, ils ont rapliqué au patelin, chantant la *Carmagnole* et *Faut plus de gouvernement*.

Sur le passage de la foule, un tas de bons bougres applaudissaient. Eh foutre, ça les ragaillassait, on se sentait revivre, nom de dieu!

Les anarchos y a que ça de vrai! C'est y pas à leur poigne, au 1^{er} Mai 90, que les pauvres bougres des filatures doivent un tantinet d'amélioration?

Oh là là, ils en ont fait plus en un seul coup, qu'une chiée de bouffe-galette, Clovis en tête, moisissant à l' Aquarium.



BABILLARDE BELGE

Ougrée, le 4 avril 1891.

Mon cher Peinard,

T'as reluqué, dans les canards quotidiens, le beau poisson d'avril que viennent d'avoir les magistrats et les policiers?

Y a belle lurette, que par ici ils n'avaient eu une foiraide aussi cou-lante!

Songe donc, on a arrêté à Seraing une charrette se dirigeant sur Ougrée, toute chargée de dynamite. Y en avait un beau tas, à ce qu'on dit: 8.000 cartouches; ce qui fait quasiment 250 kilos.

Paraît que c'est encore une farce des anarchos!

Faut entendre les journaux bourgeois: ils en pissent des larmes de crocodile. Qui plus est, ils donnent un coup de main à la police, pour chercher les auteurs du coup... On dit qu'ils sont à trois, les oiseaux ont su décaniller à temps!...

Ne pouvant les paumer, on a arrêté un bon bougre dont tout le crime abominable est d'être copain avec les trois zigues.

Mais, c'est pas tout! On ne rate pas une saloperie: perquisitions à droite et à gauche, chez les premiers types venus, pourvu qu'il y ait un semblant de raison et qu'on les soupçonne d'avoir un peu d'idées; menaces de prison aux compagnons des trois compagnons esbignés. Tout ce qui raplique à la poste, au télégraphe, est épluché!

Foutre de foutre, ils en sont pour leurs frais. Zut, sales cochons! Les oiseaux vous ont pissé sous le nez, kif-kif à Padlewsky,

Comme ces salops de roussins vont à l'aveuglette perquisitionner un peu partout, ils ne savent jamais chez qui ils tombent. Ils se doutent bien que dans le patelin y a des gas énergiques, principalement des jeunes; aussi dans toutes leurs fouilles, ils ont une peur de tous les diables, et craignent de tomber dans un traquenard.

Dame! à qui que ça serait la faute s'il leur arrivait un avaro? A eux-mêmes, et rien qu'à eux-mêmes! Ils farfouillent partout; ils devraient pourtant savoir qu'il y a de ces choses auxquelles un roussin ne doit pas toucher...

Ce qu'il y a de rigolo, c'est la gueule que font les soi-disant socialos. Ces ambitieux-là ne rêvent que d'attraper les places; aussi, ils ne voient dans toute cette affaire qu'une manigance « d'agents provocateurs. » Toujours leur même rengaine, à ces tristes sires!

Mais à part ceux-là, il reste le tas de bons bougres qui ne se laisseront pas endormir longtemps par les farceurs. Aussi, ils montrent leur sympathie pour les vrais socialos-anarchos, en leur portant aide et protection dans l'action.

Reçois, cher Peinard, le salut révolutionnaire des bons bougres du pays.

Un Peinard.

COMMUNICATIONS

Paris. — Tous les dimanches, à 2 heures de l'après midi, réunion du Cercle International, salle Horel, 13, rue Aumaire.

— Groupe du XX^e, réunion tous les samedis, à 8 heures 1/2, 92, boulevard Ménilmontant.

Tous les dimanches, au même local, soirée familiale: conférence par un compagnon du groupe.

Romans. — Le groupe anarchiste *Terre et Liberté*, se réunit tous les samedis à 8 heures du soir, café Lambert, place Pavigne, salle au premier.

Marseille. — Le 18 courant, au Théâtre Chave, conférence contradictoire, à 8 heures et demie du soir.

Orateurs: le compagnon Sébastien Faure et le père jésuite Dorgues.

Saint-Chamond. — Le groupe de Saint-Chamond invite tous les copains de la région à assister à la soirée familiale qui aura lieu le 19 avril, à 3 heures du soir, à l'Eldorado, cours d'Zieux.

Lyon. — En vue de la manifestation du 1^{er} mai, les anarchistes de Lyon, ainsi que les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard* sont invités à une réunion privée qui aura lieu lundi prochain 13 avril, à 8 heures du soir, salle Rivoise, avenue de Saxe, 212. On trouvera des lettres à la porte.

Bordeaux. — Collecte du Cercle international en faveur de la propagande du 29 mars: 1 fr. 75. — Collecte de 5 avril: 1 fr. 60.

Réunion du Cercle international, tous les dimanches de 2 à 5 heures, rue Lafaurie-de-Montbadon, 31.

On y trouvera *La Révolte* et *Le Père Peinard* ainsi que toutes les autres publications.

Discussion libre sur toutes les questions qui seront mises à l'ordre du jour, au fur et à mesure.

Amiens. — Soirée familiale organisée par le groupe « La Jeunesse Libertaire », le samedi 11 avril, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Cent-de-Piquet.

Ordre du jour: 1. Du 1^{er} mai et de ses conséquences, par le compagnon Pruvost; 2. Ce sera la Révolution, par le compagnon Déprés.

Il sera perçu 0 fr. 10 au profit de la compagnie Flandre de Flixecourt.

Paru ces jours-ci, l'*Union des Peuples*, 10 c. le numéro, rédacteur en chef, Pierre Parl, 51, rue Saint-Sauveur. Le journal donne la plus complète explication des grands mouvements du monde moderne, à Paris, en Province, en Europe, en Amérique.

Expression fidèle des aspirations pro-

fondes des multitudes, l'*Union des Peuples* traite toutes les questions intéressantes et attrayantes.

Petite Poste. — C., Lille. — P., Bourges. — L., Denain. — B., Roubaix. — D., Flixecourt. — T., Quentin. — R. et G., Marseille. — D., Roanne. — D., Morlamvelz. — S., Etienne. — B., Cognac. — B., Angoulême. — L., Lyon. — M., Armentières. — B., Alger. — F., Amiens. U et T., Nantes. — S., Reims. — L., Bazoches. — P., Nazaïre. — S., Calais. — P., Fourchambault. — G., Bourgoïn. — L., Cette. — B., Bazancourt. — T., Mézières. — M., Agen. — B., Beauvais. — Reçu galette, merci.

— Les compagnons B., de Tarare et J., de la Chau-de-Fonds, sont priés de faire réponse au esmpagnon Chapoton, St-Etienne.

DEPOSITAIRES DU PÈRE PEINARD

Saint-Denis. — Mira, 11, Grande Rue St-Marcel, Dépôt Central

Marseille. Marius Gauchon, kiosque du cours Belzunce, ainsi que toutes publications anarchistes et socialistes. — Jimier, kiosque à droite place d'Aix, et dans tous les kiosques et marchands de journaux.

Cognac. Mme Desports, rue Saint-Martin. — A. Bourdin, rue Chateaubriand.

Angoulême. Bonnet, kiosque du champ de foire.

Dunkerque. A. Veuve, 19, rue du Magasin à poudre.

Montcau-les-Mines. Desalle, rue Centrale.

Hénin-Liétard. Désoubries, rue des Vaches.

Toulon. Marius Magand, rue de la République, 87 bis. — Mme Burle, place Louis Blanc, en face la douane. — Mme Carrière, cours Lafayette et place Hubac. — Au Pont du Loe, place de l'Eglise et dans tous les kiosques.

Clermond-Ferrand. Mme Meunier, kiosque de Jaude.

Amiens. au débit de tabac de la rue de Beauvais, en face St-Charles.

Avignon. Nouveau Bazar, place du Portail Matheron. — Vigne, 2, rue des Infirmeries.

Fontenay-le-Comte. Esprond.

Brest. Dans tous les kiosques de la ville.

Nantes. Rougetot, 24, chaussée de la Madeleine

La Louvière. — Nicolas, 63, rue Hamoir-Marqué.

Nîmes. aux kiosques du Palais, du Grand Temple, et au tabac, 261 chemin d'Uzès.

Bordeaux. Mme Maury, 4, place Intérieure-d'Aquitaine. — Palange, 1, rue Saint-Sernin. — Cours d'Albret, au kiosque, en face la mairie.

Orléans. Guérin, 13, rue Royale.

Agen. Blouin, kiosque du centre n° 3.

Angers. dans tous les kiosques et tabacs.

Reims. M^{me} Baudet-Lenglet, espl. Cérés. Ilbraire, 72, rue Barbatro, kiosque du théâtre

Épernay. — Cric dans les rues; sinon le réclamer au vendeur du « Petit Parisien ».

Lyon. — Passage de l'Argue et rue Centrale; aux kiosques de la Halle des Cordeliers; marchand de journaux, rue de la Bourse, angle de la rue Gentil; kiosque du pont Lafeuillée, côté Vaise; rue Romarin n. 4. — Cours Lafayette, angle de la rue Tête-d'Or. — Rue Moncey, 96. — Rue Moncey, angle du cours Lafayette. — Bernard, 15, rue Moncey. — Treissenberger, 9, rue Moncey.

— Rue Sébastien Griffe, entre la rue Saint-Michel et la rue Montesquieu. — Cours Lafayette, au coin de la rue Vendôme. — Kiosque du Pont Morand et quai de Retz.

L'Imprimeur-Gérant: G. BERTHAULT.

Imprimerie spéciale du Père Peinard,
31, rue Cadet, Paris.

LE 1^{ER} MAI



LA DANSE DU VENTRE.... VIDE (Musique des Socialos à la manque)